

Elle se prénomait Jeanne, tout simplement...C'était ma grand-mère, du côté de ma mère. La seule grand-mère que j'ai vraiment connue longtemps. Celle que j'ai toujours appelée mémère Jeanne, et qui serait sans doute aujourd'hui mamie Jeanne. Elle m'a toujours parue vieille. C'est vrai qu'en ce temps-là, c'est-à-dire au milieu du vingtième siècle, on était vieux de bonne heure. En tout cas, beaucoup plus tôt que maintenant. J'ai conservé une photo d'elle. Une photo où elle apparaît vêtue d'une longue robe tombant jusque sur ses chaussures. Son visage est à peine souriant. Ses cheveux sont strictement arrangés et son regard semble ignorer le photographe. Sur cette photo, elle n'est pas vieille. Pas encore. Elle pose sagement, avec le souci évident d'être comme il faut. Elle a dû recevoir une éducation soucieuse de bonnes manières. Elle ne m'en a jamais dit un mot. Mais je sais qu'elle vouvoyait son père et sa mère. Elle avait épousé Pierre en premières noces. Un garçon boucher qui, lui aussi, avait eu une éducation stricte. On disait de lui qu'il était distingué. Quand la guerre de 1914-18 éclata, Pierre insista pour partir au front, mal lui en prit, puisqu'il y perdit la vie à peine arrivé sur place, laissant une épouse devenue veuve de guerre et enceinte de sa fille. Au retour de quatre années de captivité en Allemagne, Henri, le frère de l'infortuné Pierre, épousera Jeanne et fera sien son enfant, Jeanne numéro deux. Dans quelles circonstances cela se fit-il ? Je n'en sus jamais rien, je sais par contre, c'est que Pépère Henri demeurera à jamais mon seul grand-père ; et bien plus encore. Ma grand-mère ne m'a pas souvent parlé de la vieillesse. Elle n'était pas du genre à se plaindre de cette chose-là et semblait l'assumer sereinement. Elle m'avait quelquefois confié que vieillir ne la tracasserait pas aussi longtemps qu'elle conserverait ses droitures, autrement dit, toutes ses facultés. Quant à la mort, il lui arrivait de l'évoquer à demi-mots, lorsqu'elle parlait du champ de six coupes, c'est-à-dire le cimetière. C'était sans doute là pour elle une façon de ne pas dire les choses crûment. D'ailleurs, je l'ai toujours trouvée active. Elle le restera jusqu'à son dernier souffle. Je ne l'ai jamais vu un livre dans les mains. D'ailleurs, chez elle, des livres, il n'y en avait pas. Sauf un petit almanach qu'elle consultait quelquefois parce qu'on y trouvait des informations pratiques concernant le temps qu'il pourrait faire, la santé, la cuisine, et bien d'autres choses fort utiles. Si je lui avais demandé les raisons de cette absence de livres, je crois qu'elle m'aurait répondu pas le temps de lire ! Elle était femme au foyer et maîtresse de maison à temps plein. On était au cœur du bassin minier, entre Lens et Douai. Le Pays noir ou plutôt le Pays gris. Le gris des trottoirs et le gris des façades, notamment. J'ai souvent vu ma grand-mère occupée à les laver, frotter, nettoyer comme si la propreté était ici une question d'honneur et de dignité autant qu'une affaire de femmes. Une fois rentré de son travail, qui était très salissant, mon grand-père se lavait de la tête aux pieds avec une bassine d'eau chaude. Puis, il enfilaient des vêtements propres. C'est sûr que la propreté était un sujet sur lequel tous deux étaient faits pour s'entendre. Je revois encore aujourd'hui cette maison sans confort qui, c'est le moins qu'on puisse dire, ne serait pas actuellement aux normes. On se tenait presque toujours dans la cuisine, une petite pièce avec des murs aux briques apparentes, recouverts d'une peinture marron foncé. Parce que ça n'était pas salissant. Une cuisinière dans laquelle on versait de temps en temps ce que ma grand-mère appelait une palée de charbon fin. Ce qui ne manquait pas de dégager presque à chaque fois un petit nuage de poussière. Quant à la table, adossée au mur, elle était recouverte d'un morceau de linoléum vaguement décoratif et facile à nettoyer. Et puis, il y avait au plafond, une petite verrière par où on apercevait le ciel. Enfant, j'aimais me tenir en dessous. Là, les jours de pluie, je voyais les grosses gouttes qui venaient s'y écraser avec un crépitement ininterrompu. La pluie aurait pu redoubler que son fracas sur la verrière ne serait pas parvenu pour autant à m'effrayer. Parce que ma grand-mère et mon grand-père étaient là, tout près de moi. À côté de la cuisine, il y avait la pièce du milieu, parce qu'elle était censée se trouver au centre de la maison. On pouvait y voir une machine à coudre, que l'on actionnait au pied. Le petit garçon que j'étais s'amusa

quelquefois à transformer la machine à coudre en automobile ou en locomotive, dont j'étais, bien entendu, le chauffeur. Accrochée à un mur se trouvait ce qui aurait pu passer pour une armoire à pharmacie. Sauf qu'elle ne contenait pas de médicaments. Ou si peu. Afin de soigner les petits bobos du quotidien, ma grand-mère avait recours à une espèce de remède miracle qui était censé être contre les coups. Je serais bien en peine de dire de quoi il était fait. Mais j'ai le souvenir des cataplasmes à la moutarde pour combattre les refroidissements, ainsi que des grogs au rhum pour soigner les maux de gorge. Au demeurant, je crois bien que ma grand-mère avait une santé de fer. Il y avait aussi une petite cour où se trouvaient les WC. Pas de cuvette et encore moins de chasse d'eau. Une planche en bois percée d'un trou circulaire. La porte également était percée. Un petit orifice en forme de losange. L'hiver, à moins de porter sur le dos des vêtements chauds, on n'avait pas intérêt à y traîner. Reste que, à l'époque, il était impensable d'imaginer ce genre d'endroit à l'intérieur. La cave était fraîche l'été au point que l'on y entreposait ce qui se trouve de nos jours dans un réfrigérateur, et certains aliments étaient placés dans un garde-manger. Et puis enfin, il y avait cette pièce étrange, séparée des autres par une cloison de bois vernie que ma grand-mère entretenait avec le plus grand soin et dont elle redoutait d'y faire la moindre griffe. Une sorte de sanctuaire où l'on ne pénétrait que très rarement. Il y avait là une commode, deux chaises, et surtout une magnifique table aux pieds ouvragés sur laquelle était posé un vase vide de fleurs et un plateau en verre du plus bel effet. C'est là que devait certainement se trouver le piano sur lequel ma mère, alors qu'elle était encore une jeune fille, avait appris à jouer du Frédéric Chopin. La maison était située rue Molière. Ma grand-mère ne devait pas savoir qui était Molière. La maison de ma grand-mère, ce n'était pas une maison de vieux. C'était une maison de vie. Une vie incarnée par mes deux grands-parents. Dès les premiers jours de Janvier, alors que j'étais enfant, ma grand-mère m'emmenait chez ses sœurs, qui tenaient chacune un commerce de boucherie-charcuterie, afin de leur souhaiter bonne année, bonne santé. Alors qu'à l'intérieur de la maison de Mémère Jeanne flottait un léger parfum d'encaustique, chez celles que l'on appelait mes tantes régnait l'odeur de la viande rouge et du boudin noir. Les conversations tournaient souvent autour des questions d'argent. L'argent qu'on avait bien du mal à gagner. Dans ma petite tête d'enfant, je n'étais pas loin de penser que ces gens étaient bien à plaindre. Ma grand-mère n'aura pas beaucoup voyagé durant sa vie. Au sens où on entend de nos jours le verbe voyager. Autant dire pas du tout. Elle ne quittait sa demeure un certain temps que pour nous accompagner, mes parents et moi, en Juillet, au bord de la mer du Nord, où nous passions nos vacances. Changer d'air de temps en temps lui suffisait amplement. Chez elle, dès les travaux et les occupations domestiques terminés, elle allait voir une voisine moins âgée, avec qui elle devisait un moment. C'était là une occasion de s'échapper du quotidien et d'entretenir ce que l'on nomme aujourd'hui le lien social. Et puis, il y a cette photo où elle figure. Une photo où elle porte ses habits du dimanche ; ceux qu'on ne porte que dans les grandes occasions, sortis de l'armoire où flotte l'odeur des boules à mites. Elle avait dû mettre sur ses joues un peu de poudre de riz et passer au doigt une bague ornée d'une pierre bon marché, mais qui ne manquait pas pour autant de faire de l'effet. Ce jour-là, elle a sans doute ressenti comme de la fierté, fière de son homme aussi. De cet homme, inhumé dans un cimetière militaire près de Châlons-sur-Marne, je n'ai aucun souvenir, c'était pourtant mon véritable grand-père, selon l'état-civil; j'ai toutefois entendu dire par des personnes qui l'avaient connu, que c'était un Monsieur. À moi d'imaginer ce que signifie être un Monsieur. Je n'ai pas non plus une seule idée de ce que fut la vie de ma grand-mère avant la vieillesse. D'autant plus que ma grand-mère n'était pas du genre à se raconter longuement et encore moins à s'épancher sur son passé. Sur une photo ancienne, elle apparaît au bras de son second mari. Tous deux doivent avoir autour de la quarantaine. Leurs visages affichent un léger sourire de circonstance. Ils ont l'air heureux. Après le décès

de mon grand-père, Jeanne se trouva veuve une nouvelle fois. Elle continua à entretenir sa maison et occupa ses journées comme avant. Une fois le temps du deuil passé, elle acheta un téléviseur. Elle ne me parla que rarement de mon grand-père disparu. Sauf une fois où il lui était apparu en rêve, et cette chose-là l'avait profondément marquée. C'est dans son sommeil qu'elle mourut, sans mal ni douleur, préservée de la lente dégradation du corps ou de l'esprit. Je me reproche encore aujourd'hui de ne pas avoir été suffisamment près d'elle quand elle s'est retrouvée seule. En a-t-elle souffert ? Je ne l'ai jamais su. J'espère ardemment que non.

J'ai écrit ces quelques lignes à propos de ma grand-mère, non pour lui rendre un quelconque hommage, elle en aurait été la première étonnée ; mais pour avoir le plaisir de passer un certain temps en sa compagnie.

En souvenir d'Elle...Tout simplement.